

*Cahiers*  
*Marcel Proust*

12

Études  
proustiennes

v

*nrf*

Gallimard









I

**ARTICLES**



## *Le jardin de Marcel Proust*

Marcel Proust est né le 10 juillet 1871, 96 rue de la Fontaine, à Auteuil. Contrairement à la légende, sa mère, mariée le 4 septembre 1870, n'avait aucunement fui le Paris du siège ou de la Commune. M<sup>me</sup> Adrien Proust s'y était installée, comme chaque année, auprès de ses parents, pour la belle saison, dans la maison de son oncle, Louis Weil, frère cadet de son père, Nathée Weil. C'est également à Auteuil que devait naître, deux ans plus tard, le 10 mai 1873, Robert Proust, second fils du professeur et de M<sup>me</sup> Proust.

La propriété de « l'oncle Louis » avait été acquise par lui en 1857, d'une actrice fort belle qui eut son heure de célébrité, Eugénie Doche, créatrice de la Dame aux Camélias<sup>1</sup>. Négociant et industriel enrichi de bonne heure (il était fabricant de boutons), Louis Weil, ainsi que bien des Parisiens aisés du Second Empire, avait tenu à posséder une propriété aux environs immédiats de Paris. Avant 1900, Auteuil conservait un caractère agreste un peu artificiel, retenant le souvenir flatteur des hôtes illustres des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, et jouissait, avant 1870, d'une faveur particulière. Un guide des environs de Paris publié en 1855 le décrit comme

Un village d'opéra-comique. Les maisons y sont carrées, hautes de deux étages, avec des jalousies

1. On croit savoir que Louis Weil avait conservé des relations amicales avec Eugénie Doche qu'il recevait chez lui, et elle a pu être l'un des modèles de « la dame en rose ».



peintes en vert, des portes à claire-voie, un *banc de gazon* à côté de la porte et un *berceau de verdure* sur le second plan. [...] Durant six mois de l'année, Auteuil est une véritable contrefaçon de Pompeia ou d'Herculanum; les rues sont désertes, les portes sont closes, les jalousies strictement baissées, les maisons silencieuses et inhabitées. Les habitants d'Auteuil sont alors à Paris où ils passent l'hiver. Ce sont des notaires, en retraite, d'anciens avoués, et des banquiers retirés des affaires. Viennent les beaux jours, et tout ce monde va reparaître avec son cortège obligé de cuisiniers, de palefreniers, de cochers et de valets de chambre <sup>1</sup>.

On a quelque peine, aujourd'hui, à se représenter, semblable à une rue de Cabourg ou de Biarritz, cette rue « de la Fontaine » (nom donné à cause d'une source et non en l'honneur du poète), que nous voyons s'allonger entre deux rangées de grands et disgracieux immeubles. L'un d'eux, au n° 96, porte depuis quelques années, une plaque rappelant qu'il fut bâti sur l'emplacement du lieu de naissance de Marcel Proust. On n'en dit pas et l'on n'en sait généralement pas davantage.

Une chronique publiée il y a quelques années dans *Le Monde* nous avait paru à cet égard bien révélatrice. L'auteur, ayant été se promener à Illiers, s'indignait de n'avoir pas retrouvé, dans la maison dite de « tante Léonie », où le « narrateur » de la *Recherche du temps perdu* situe, à Combray, ses vacances de jeune garçon, l'équivalent de ce qu'offrent au lecteur les premières pages de *Du côté de chez Swann* et n'apercevait dans ce décalage que vantardise ou snobisme <sup>2</sup>.

Une promenade « du côté » de la rue La Fontaine serait peut-être de nature à rassurer notre chroniqueur, à lui faire découvrir que Proust n'a jamais menti et que s'il a su amalgamer réminiscences et souvenirs avec un art qui n'appartient qu'à lui, son imagination n'a fait que poétiser ce que lui

1. Citation extraite de : *Les Environs de Paris*, par l'élite de *La Littérature contemporaine*, P. Boizard, éditeur, Paris, 1855, p. 362.

2. André Fermigier, « Une promenade " proustienne " », *Le Monde*, p. 12, 30 juillet 1976.

restituait, d'un passé qui lui était cher, une extraordinaire mémoire.

Pour cette promenade à Auteuil, dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, nous aurons principalement recours, en dehors de quelques documents topographiques ou cadastraux, aux premières pages de *Du côté de chez Swann*, à une préface de Proust, à des fragments de *Jean Santeuil* et à la Correspondance de Marcel Proust avec sa mère.

\*

La propriété du 96 rue La Fontaine s'étendait, d'après les plans de l'époque, sur 1 500 mètres carrés, formant une longue bande de terrains, allant de la rue La Fontaine à la rue de la Source. Le plan conservé à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, plan dressé à l'occasion de l'expropriation projetée en 1883, qui prévoyait, en faveur du percement de la rue devenue avenue Mozart, de couper en deux le jardin du 96 rue La Fontaine, montre que la « porte cochère » (ici une grille), était flanquée de deux petits bâtiments sur rue, qu'un « bâtiment pour orangerie » existait au fond du jardin, et qu'au milieu, près d'une pièce d'eau, s'élevait une très grande maison <sup>1</sup>.

Les Archives de la Ville de Paris conservent, pour leur part, le dossier des pièces cadastrales dressées en 1862, relatives à la propriété de M. Louis Weil <sup>2</sup> et offrent une énumération détaillée des pièces d'habitation, du nombre des portes et fenêtres, augmentée d'indications sur deux aménagements faits, l'un en 1865, relatif aux petits bâtiments d'entrée (écurie pour 2 chevaux, remise pour 2 voitures, pièces d'habitation et greniers), et l'autre, en 1876, celui-ci consistant en l'adjonction d'une aile à la maison principale, comprenant 2 ou 3 chambres, adjonction dont on va retrouver la trace

1. *Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, Plan d'expropriation 494 - 1884-1885, XVI<sup>e</sup> arrond. 61<sup>e</sup> Quartier complété par le Plan d'expropriation 501, 1867, XVI<sup>e</sup> arrond. 61<sup>e</sup> Quartier.*

2. *Ville de Paris, Cadastre de 1862, rue de la Fontaine, propriété n° 96.*

dès le début de *Swann*; le « narrateur » s'endort, rêve et s'éveille à demi :

Mon côté ankylosé, cherchant à deviner son orientation, s'imaginait, par exemple, allongé face au mur, dans un grand lit à baldaquin, et aussitôt je me disais : « Tiens, j'ai fini par m'endormir quoique maman ne soit pas venue me dire bonsoir », j'étais à la campagne chez mon grand-père, mort depuis des années; et mon corps, le côté sur lequel je reposais, gardiens fidèles d'un passé que mon esprit n'aurait jamais dû oublier, me rappelaient la flamme de la veilleuse de verre de Bohême, en forme d'urne, suspendue au plafond par des chaînettes, la cheminée en marbre de Sienna, dans ma chambre à coucher de Combray, chez mes grands-parents. [...] Le branle était donné à ma mémoire <sup>1</sup>.

Néanmoins, le « narrateur » ne retrouve ainsi qu'une portion de ses souvenirs. Et ce ne sera qu'à la suite de l'incident devenu si célèbre de « la madeleine trempée dans la tasse de thé », qu'il réussira à pénétrer dans une zone de sa mémoire jusque-là complètement oubliée :

Et dès que j'eus reconnu le goût de madeleine trempée dans le tilleul que me donnait ma tante [...], aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint, comme un décor de théâtre, s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières <sup>2</sup>.

Il s'agit, évidemment, de « l'adjonction » signalée par l'administration du cadastre. Celle-ci nous indique que cette « aile » ajoutée comprenait apparemment 2 chambres au 1<sup>er</sup> étage

1. R.T.P., 1, 6. Les citations de Marcel Proust, extraites de l'édition Gallimard (Pléiade), sont indiquées avec les abréviations suivantes : R.T.P. : *À la recherche du temps perdu* (3 vol.); J.S. : *Jean Santeuil*; (1. vol.); P.J. : *Les Plaisirs et les Jours* : vol. intitulé *Jean Santeuil*; C.S.B. : *Contre Sainte-Beuve* (1 vol.).

2. R.T.P. 1, 47.

et 2 au second, plus une grande pièce mansardée au 3<sup>e</sup> étage, vraisemblablement celle qui servait de salle d'études aux garçons Proust, dont les murs étaient ornés des gravures ou photographies d'œuvres d'art, données par leur grand-mère à ses petits-fils afin de développer chez eux le goût des belles choses. Dans le roman, c'est à Swann que ces dons sont attribués :

Malgré toute l'admiration que M. Swann professait pour ces figures de Giotto, je n'eus longtemps aucun plaisir à considérer dans notre salle d'études, où on avait accroché les copies qu'il m'en avait rapportées, cette Charité sans charité, cette Envie [...], une Justice <sup>1</sup>.

Le rapport cadastral, s'il énumère soigneusement toutes les pièces de la maison d'habitation : escaliers, couloirs, chambres à coucher, salles de bains, cabinets de toilette, 1 porte cochère, 2 portes ordinaires, 29 fenêtres, etc., est muet en ce qui concerne le style architectural de la demeure de Louis Weil, désignée seulement ainsi :

Maison double en profondeur, sur terre-plein, un rez-de-chaussée, 2 étages carrés, et le 3<sup>e</sup> mansardé. Superficie bâtie 110 mètres carrés. Construction en moellons <sup>2</sup>.

Le plan semble indiquer qu'intérieurement, un mur maître la sépare en deux et suggère qu'à l'origine, il y avait peut-être eu deux villas jumelles mitoyennes et réunies.

Nous n'avons guère plus d'indications sur l'ameublement de cette maison que sur son architecture. Proust lui-même nous apprend qu'elle « était aussi dénuée de goût que possible ». Du moins, était-ce certainement le goût à la mode sous Napoléon III, puisque cette maison avait été acquise en 1857,

1. R.T.P. I, 81.

2. Voir n. 2, p. 11.

toute meublée, et que Louis Weil n'y avait vraisemblablement rien changé.

Dans la chambre de l'enfant Proust, nous pouvons glaner çà et là quelques indications... peut-être romancées : une « armoire à glace », une « cheminée de marbre de Sienne » ; une « veilleuse en verre de Bohême », de « grands rideaux de satin bleu Empire », et un « grand lit à baldaquin aux courtines en reps » sous lesquelles, l'été, l'enfant délicat étouffait et à côté duquel on mettait, durant la canicule, un lit de fer, afin qu'il pût dormir ! Cette maigre glane donne tout au moins une idée approximative des dimensions assez vastes de cette chambre.

Nous arriverons aux mêmes conclusions pour la salle de billard, qu'ornent des jardinières, arrosées malencontreusement par le jardinier pendant les grandes chaleurs <sup>1</sup>. Et pour le salon, même importance, puisque l'on y découvre, dans *Jean Santeuil*, un grand piano :

Pendant que T. jouait une dernière valse, à une certaine phrase Jean sentit au fond de lui quelque chose qui avait tressailli. [...] Sans doute c'était quelque mélodie oubliée où se trouvait cette même phrase. [...] Il ne pouvait ressaisir la phrase. Mais pendant ce temps, ce qui avait tressailli en lui s'éleva jusqu'à la pleine conscience. Ce n'était pas une phrase qu'il connaissait, mais une sonorité. Et cette sonorité ah ! oui, la voilà, il l'entend, et il l'a reconnue, c'était celle du vieux piano aigre de chez M. Sandré. Par hasard, en accrochant un peu, les doigts de T. ont tiré de ce bon piano un son juste aussi aigre que celui du piano de M. Sandré. Sans cela jamais sans doute Jean n'y eût repensé, car il n'y avait jamais repensé depuis. Il s'y essayait pourtant bien souvent. Chaque soir qu'il avait dîné chez son grand-père, il s'y essayait à jouer

1. Corr. I, 48. Les citations de la correspondance sont extraites de l'édition *Marcel Proust, Correspondance*, présentée par Philippe Kolb (Plon, éd.) avec les abréviations : Corr. I et II.

pendant que, posée sur le pupitre à mettre les flambeaux, sa tasse de café refroidissait <sup>1</sup>.

Nous n'achèverons pas la citation du passage qui est une préfiguration de « la petite phrase de la sonate de Vinteuil » et de la « madeleine trempée dans la tasse de thé » amalgamées. Nous nous bornerons ici à faire remarquer que « ce vieux piano aigre de chez M. Sandré » (c'est-à-dire de la maison de « l'oncle Louis »), sur lequel « Jean s'essayait à jouer chez son grand-père », devait être un grand piano, un « piano à queue » (probablement celui qui avait appartenu à Eugénie Doche), puisqu'il comportait « un pupitre à mettre les flambeaux » sur lequel reposait la tasse de café de Jean, opération impossible avec un « piano droit ». Cela donne, une fois encore, les dimensions approximatives du salon de Louis Weil.

Or, à Illiers, nous confiait naguère le guide du petit musée Marcel Proust, il n'y avait jamais eu de piano chez la « tante Léonie », et les garçons Proust, lorsqu'ils étaient venus aux vacances de Pâques, allaient chaque matin étudier chez un « notable » d'Illiers, possesseur de cet instrument. Telle est du moins la tradition locale.

Pour en terminer avec la description administrative de la propriété, revenons au jardin pour lequel nous devons nous contenter de cette simple ligne :

Beau jardin. Une sortie simple à la rue de la Source <sup>2</sup>.

\*

L'ensemble de ces renseignements forme un faisceau bien mince. La préface écrite en mars 1919 par Marcel Proust pour le premier volume, *De David à Degas*, de l'ouvrage de

1. J.S., 898.

2. Voir n. 2, p. 11.

Jacques-Émile Blanche, intitulé *Propos de peintre*, vient heureusement nous l'enrichir.

Cet ouvrage portait la dédicace suivante :

Ce livre est dédié à Marcel Proust, en souvenir de l'Auteuil de son enfance et de ma jeunesse et comme un hommage d'admiration pour l'auteur de *Du côté de chez Swann*. Son ami J.-E. Blanche.

Et Proust de répliquer dans sa préface :

Cet Auteuil de mon enfance, – de mon enfance et de sa jeunesse, – qu'évoque Jacques Blanche, je comprends qu'il s'y reporte avec plaisir comme à tout ce qui a émigré du monde visible dans l'invisible, à tout ce qui, converti en souvenirs, donne une sorte de plus-value à notre pensée, ombragée de charmillés qui n'existent plus.

[...] j'ai fait la connaissance de Jacques Blanche, vers l'époque de mon service militaire, c'est-à-dire à peu près à vingt ans. [...] et une esquisse au crayon qui a précédé mon portrait à l'huile a été faite avant le dîner à Trouville, [...].

Comme mes parents passaient le printemps et le commencement de l'été à Auteuil, où Jacques Blanche habitait toute l'année, j'allais sans peine le matin poser pour mon portrait.

[...] je rentrais déjeuner tout près de la maison des Blanche, chez mon grand-oncle, [...].

Cette maison que nous habitons avec mon oncle, à Auteuil au milieu d'un grand jardin qui fut coupé en deux par le percement de la rue (depuis l'avenue Mozart), était aussi dénuée de goût que possible. Pourtant je ne peux dire le plaisir que j'éprouvais quand après avoir longé en plein soleil, dans le parfum des tilleuls, la rue La Fontaine, je montais un instant dans ma chambre où l'air onctueux d'une chaude matinée avait achevé de vernir et d'isoler, dans le clair-obscur nacré par le reflet et le glacis des grands rideaux (bien peu campagne) en satin bleu

Empire, les simples odeurs du savon et de l'armoire à glace <sup>1</sup>.

Les souvenirs d'Auteuil, Proust se les remémore volontiers dans cette préface. Il montre combien demeurait « parisien » ce séjour campagnard, la proximité de la capitale, où l'on se rendait quotidiennement, soit avec la « voiture familiale », soit par le « train de ceinture » de la gare Saint-Lazare à la gare d'Auteuil, soit encore par l'omnibus Auteuil-Madeleine (qui s'arrêtait devant la porte, rue La Fontaine) ou le tramway, Auteuil-Saint-Sulpice.

Les grands-parents de Proust, M. et M<sup>me</sup> Nathée Weil, y séjournaient également tout l'été, à cette réserve près que M. Nathée Weil, nous dit Proust,

[...] s'il venait y dîner tous les soirs, tenait rentrer coucher à Paris. Il ne l'a jamais quitté un seul jour pendant les quatre-vingt-cinq ans qu'il a vécus [...] sauf au moment du siège de Paris où il alla mettre ma grand-mère en sûreté à Étampes.

Ce souvenir se précise :

[...] je devais aller à un bal chez la princesse de Wagram. Mon grand-père ne se soucia pas de m'emmener avec lui en voiture. Il quittait d'ailleurs trop tôt Auteuil.

[...] Mes parents trouvant qu'un jeune homme ne doit pas dépenser inutilement son argent, me refusèrent pour me rendre au bal de M<sup>me</sup> de Wagram <sup>2</sup>, non seulement la voiture familiale dont les chevaux étaient dételés depuis sept heures du soir, mais même un modeste fiacre, et mon père déclara qu'il était tout indiqué que je prisse l'omnibus d'Auteuil-Madeleine qui passait devant notre porte et s'arrêtait

1. C.S.B., 570 et sq.

2. Bal Wagram : d'après la *Correspondance de Marcel Proust*, I, p. 218, n. 1 (Ph. Kolb), ce bal eut lieu le samedi 1<sup>er</sup> juillet 1893 et Proust y vit pour la première fois la comtesse Greffuhle.



avenue de l'Alma où était l'hôtel de la Princesse. Comme « boutonnière », je dus me contenter d'une rose coupée dans le jardin, sans fourreau en papier d'argent <sup>1</sup>.

Dans *Jean Santeuil*, roman inachevé, antérieur à la *Recherche du temps perdu*, on retrouve bien des allusions au charme intime de la famille maternelle de Proust, réunie à la belle saison dans la maison d'Auteuil. Le grand-père Sandré, auquel l'écrivain prête les propos de « l'oncle Louis », explique à un visiteur qui appréciait le calme et la douceur du lieu :

C'est pour avoir ce jardin aux portes de Paris que j'ai gardé longtemps un petit appartement, que je suis resté longtemps sans avoir de voiture. Aucun luxe ne m'aurait remplacé le plaisir de prendre le frais le soir sous *ces grands marronniers* et de venir le matin à Paris dans ma petite charrette par la forêt <sup>2</sup>.

C'est-à-dire : dans son coupé (ou sa victoria, selon la saison) par le Bois de Boulogne.

Dans les feuillets épars de l'œuvre inachevée, on trouve encore :

Le mois de mai n'était pas seulement le mois où l'on voyait arriver chez M. Santeuil son fils, sa belle-fille et son petit-fils. Il y avait peu de maisons qui ne logeassent alors dans leur jardinet, si petit qu'il fût, contre leur mur, devant leur porte, des lilas arborescents, qui quelquefois dépassaient en une seule flèche, comme un clocher de couleur, le toit bas de la maison, d'autres fois entremêlaient sur le toit leurs fusées de fleurs avec une animation joyeuse, [...] de sorte qu'au printemps, chacune de ces petites maisons se trouvait dotée d'un luxe imprévu, de toute une domesticité silencieuse de jeunes lilas qui se tenaient devant la porte et donnaient bon air et bonne odeur

1. C.S.B., 570 et sq.

2. J.S., 204.

à la maison. [...] Mais rien ne valait, quand on longeait le verger de Cotte<sup>1</sup> la vue à travers les barreaux, pendant cinquante mètres, de ses pommiers en espalier montrant l'un à côté de l'autre, à distances égales, comme dans une ornementation d'un charme incomparable, ses larges fleurs blanches ouvertes et de temps en temps ses petits bouquets roses de boutons rougissants, tandis que, sans cesser un seul instant, les feuilles poursuivaient au-dessous l'accompagnement de leur dessin inimitable et sur lequel aucun autre arbre fruitier ne réussit à donner le change. Si nous avons le malheur d'arriver à la campagne trop tard, quand les pommiers ont perdu leurs fleurs, rien que la vue de cette belle feuille [...] nous cause des regrets qu'aucune fleur si belle soit-elle ne peut combler<sup>2</sup>.

Les lilas sont l'un des thèmes, on serait tenté de dire, l'un des leitmotivs de la symphonie florale proustienne :

La saison des lilas touchait à sa fin. Quelques-uns, encore dans toute leur fraîcheur, fusaient en hautes girandoles mauves leurs bulles délicates. Mais le plus souvent dans le tendre feuillage aux feuilles en forme allongée de cœur, où déferlaient jadis leur mousse mauve et embaumée, de rares grappes diminuées par leurs fleurs flétries et béantes, n'avaient plus de parfum à laisser sortir. [...] Mais c'était aussi le moment où les soixante aubépiniers arborescents, de la taille d'un pommier ou d'un cerisier, qui faisaient cercle autour de la pièce d'eau, apparaissaient avec leurs longs bras horizontaux, leurs mains fines et tendues, attachées, nouées d'innombrables pompons de fleurs roses, si bien que par endroits on ne voyait plus de feuillage, mais comme un arbre de fête qui ne portait

1. Cotte (orthographe exacte : Cot), peintre de portraits alors à la mode (*Le Temps retrouvé*, III, p. 722).

2. J.S., 278.

que des fleurs, dont les rameaux étaient pomponnés comme des houlettes Louis XVI<sup>1</sup>.

Nous voilà en possession d'une indication précise : la pièce d'eau du jardin d'Auteuil était entourée d'aubépiniers. Un peu plus loin, la description de plates-bandes ordonnées sagement va nous introduire à un second leitmotiv, beaucoup plus important : celui des *marronniers*<sup>2</sup>, et, singulièrement, des marronniers à fleurs roses :

[...] plus loin, ce sont d'immenses *marronniers* dont les branches pendent très bas comme de plus petits arbres, jeune race de géants portant, avec d'immenses feuilles, de hautes fleurs comme des tours massives et délicates.

[...] Quelquefois, [... Jean] allait jusqu'à la fenêtre jusqu'à laquelle s'étendait un côté du *marronnier rose* de M. le curé, masse immense et qui faisait supposer un arbre plus prodigieux encore qu'il n'était. Pendant tout le mois de mai il était en fleurs. Et ses tours s'élevaient innombrables, les unes non loin des autres, en pente tantôt insensible et tantôt escarpée, au-dessus du feuillage énorme et tranquille, comme une forêt rose sur la descente inégale d'une montagne verte. Et comme on trouve chaque matin à terre des plumes du paon sans qu'il lui en manque une, de l'arbre formidable et ravissant tombaient sans qu'il s'en aperçût et sans que celui qui le regardait, fier de ses cinq cents tourelles roses pût s'en apercevoir, tant de fleurs que la véranda du curé semblait avoir été jonchée de pétales de roses<sup>3</sup>.

Ici, il nous faut ouvrir une parenthèse. A Illiers, il n'y a pas, *il n'y a jamais eu de marronniers*. Excepté le spécimen unique, d'ailleurs superbe et aujourd'hui beaucoup plus que centenaire, qu'on peut admirer au « Pré Catelan », sorte de

1. J.S., 280.

2. *Marronniers* : nous soulignons chaque fois que Proust évoque son arbre préféré.

3. J.S., 310.

jardin d'essai créé par l'oncle de Proust, l'oncle Amiot, le mari de la « tante Léonie », et devenu par sa volonté jardin public.

Chacun sait que le marronnier est un arbre des villes, un arbre d'ornement, venu des Indes en France, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Planté à profusion dans les parcs royaux et les larges avenues de Versailles, de Saint-Germain, de Saint-Cloud, il ombrage également les promenades de Paris et de sa proche banlieue où Haussmann a vigoureusement encouragé sa plantation. Sans fruit comestible, sans bois utilisable, en quoi les marronniers d'Inde eussent-ils pu servir aux paysans du Perche?

Aussi n'est-ce pas le jardinet d'Illiers, mais le beau jardin à demi citadin de la rue La Fontaine qu'évoque Proust dès les premières pages de son grand roman. Le « narrateur » se souvient des visites que Swann, arrivant par la « petite porte du jardin », vient rendre, au début de l'été, à son grand-père :

Les soirs où, assis devant la maison, *sous le grand marronnier*, autour de la table de fer, nous entendions au bout du jardin [...] le double tintement timide, ovale et doré de la clochette pour les étrangers, tout le monde se demandait : « une visite, qui cela peut-il être? » [...] bientôt après, mon grand-père disait : « Je reconnais la voix de Swann <sup>1</sup>. »

Le « narrateur » s'arrête alors et se remémore le caractère de ce premier Swann, différent de celui qu'il connaîtra plus tard, dans le monde :

Ce premier Swann dans lequel je retrouve les erreurs charmantes de ma jeunesse [...], ce premier Swann rempli de loisir parfumé par l'odeur du *grand marronnier*, des paniers de framboises et d'un brin d'estragon <sup>2</sup>.

1. R.T.P. I, 13.

2. R.T.P. I, 19.



# Cahiers Marcel Proust

*Le cinquième numéro d'Etudes proustiennes comporte trois parties : des études sur Proust, des inédits, une bibliographie complète depuis 1978. La première section analyse à partir de documents nouveaux les sources de Combray (D. Mayer), les rapports de Proust avec Mme de Boigne (B.G. Rogers), la genèse des noms dans le texte (E. Nicole), et deux thèmes, le sérail (E. Eells-Ogée) et le rêve (D. De Agostini).*

*B. Brun présente et commente ensuite d'importants brouillons inédits concernant les aubépines, un des passages clés de Du côté de chez Swann.*

*La bibliographie de R. Rancœur apportera à tous les chercheurs et collectionneurs des informations complètes sur l'activité critique proustienne, qui ne cesse de croître à travers le monde.*



9 782070 701483



84-IX

A 70148

ISBN 2-07-070148-4

180 FF tc

Extrait de la publication